



24 H AUX URGENCES

MÉDECINS, INFIRMIÈRES, PROCHES... ILS NOUS RACONTENT COMMENT ILS ONT FAIT FACE AU DRAME DANS UN GRAND HÔPITAL DE L'EST PARISIEN. RÉCITS DE CEUX QUI RÉPARENT LES VIVANTS.

PAR NATHALIE DUPUIS PHOTOGRAPHE JÉRÔME BONNET

Dans la nuit du vendredi 13 novembre, 44 victimes des attentats ont été reçues en état d'extrême urgence à l'hôpital Saint-Antoine (AP-HP), l'un des hôpitaux universitaires de l'Est parisien. La proximité du bâtiment, situé rue du Faubourg-Saint-Antoine, en fait l'un des plus immédiatement accessibles et, surtout, les blessures terribles par armes de guerre, sont susceptibles d'y être traitées. Dans le chaos

nocturne, le personnel s'est mobilisé comme jamais. Chirurgiens, anesthésistes, médecins, infirmiers... tous se sont précipités. Même ceux qui n'étaient pas de garde sont spontanément venus en renfort. Ils ont opéré sans relâche, ont accueilli les proches dévastés, se sont épaulés. À l'heure où nous bouclons, ils n'ont rien pu faire pour quatre d'entre eux et ramènent les autres à la vie.

TÉMOIGNAGES

20 NOVEMBRE 2015



**ADELINE
CAMBON-BINDER,**
33 ANS, CHIRURGIEN-
ORTHOPÉDISTE

« Je n'oublierai jamais cet élan
de solidarité. »

« Vendredi 13, je fêtais le départ d'un ami chirurgien dans un bar du XV^e arrondissement. Vers 22 heures, je reçois une alerte de SOS Main (service dédié aux urgences de la main). Je m'assure que l'équipe de Saint-Antoine a du renfort de garde et je décide d'y aller à l'aube. À 7 heures, je suis à l'hôpital. Tout le monde est sur le pont, même ceux qui habitent en province et qui n'ont pas été appelés. Je n'oublierai jamais cet élan de solidarité incroyable. Nous établissons la liste de ceux qu'il faut opérer en extrême urgence. Les dégâts sont considérables, les patients ont été fauchés par des armes de guerre. Les lésions sont atroces. À 10 heures du matin, j'entre en salle d'opération. J'en sors vers 16 heures. Nous nous serrons les coudes, mais je craque. Je pleure sans discontinuer. Mes collègues, notamment mon chef de service, le professeur Doursounian, m'aident à me ressaisir et je repars au bloc opérer un jeune homme qui a pris une balle dans le bras. Son humérus est détruit sur cinq centimètres. Quatre heures plus tard, soulagement : l'opération s'est bien passée. Nous sommes dans une espèce de bulle, entièrement tournés vers nos patients, mais le dimanche, je reste en famille, car je sais que l'on n'a plus besoin de moi à l'hôpital : tout le monde est opéré. J'apprécie d'être avec mon fils à qui je tente de parler. Nos patients ont encore besoin de nous, de parler, d'être rassurés. Pour eux, nous gardons le cap. Nous n'avons aucun pronostic sur le long terme, et particulièrement sur leur état psychologique. Côté physique, je sais qu'ils ont besoin d'être mis en confiance sur les soins postopératoires et la rééducation. Nous ne les lâcherons pas avant d'avoir atteint un résultat fonctionnel optimal. »



NOURIA BELHADJ TAHAR, 32 ANS, MÉDECIN EN RÉANIMATION CHIRURGICALE « J'ai vu beaucoup d'humanité. »

« Je ne pense à rien d'autre qu'à la fierté d'être médecin. Sur un plan plus personnel, je suis sous le choc. Je suis française d'origine algérienne par mes deux parents. J'ai grandi à Thionville, j'ai fait mes études à Metz. Je suis souvent rentrée en Algérie, et je découvre que ce que j'ai ressenti là-bas au moment des attentats est arrivé à Paris. Je ne l'avais jamais envisagé. En tant que musulmane, je subis un double traumatisme. J'ai la crainte d'être regardée différemment. Mais j'ai confiance dans le peuple français, qui, j'espère, ne va pas stigmatiser tous les musulmans de France. J'ai vu beaucoup d'humanité ces derniers jours à travers l'horreur que nous traversons. Je veux rendre hommage à tous ceux qui sont venus spontanément proposer leur aide. J'ai des amis de toutes les origines. Je suis confiante dans l'idée que l'on va réussir à vivre ensemble, à s'entraider. Ceux qui ont fait ça ne sont pas dans une guerre de religion. Ils se sont attaqués à un mode de vie. À la française. Que je partage. »

CATHERINE SALVEL, 46 ANS, CADRE SUPÉRIEURE DE SANTÉ « Ceux qui soignent sont traumatisés aussi. »

« Je suis arrivée samedi matin après avoir été en lien avec l'hôpital toute la nuit. On a rappelé tous les infirmiers disponibles afin de faire fonctionner les six salles opératoires durant la nuit. Ce n'était jamais arrivé. Depuis, je suis là pour absorber le choc émotionnel vécu par tous : les blessés, leurs proches et le personnel hospitalier. C'est mon devoir, car il faut savoir que ceux qui soignent sont traumatisés aussi. »

JEANNE, 33 ANS, PETITE AMIE D'UN BLESSÉ

« On a eu une chance folle. »

« J'étais dans un restaurant rue de la Folie-Méricourt avec ma copine Lan quand j'ai reçu le coup de fil d'un pote m'alertant sur les coups de feu et la prise d'otages. Je savais que mon petit ami était à un concert ce soir-là, mais dans quelle salle ? Je l'ignorais. Il ne répond pas à mes appels. Dans le restaurant, c'est la panique : les serveurs nous enferment en éteignant les lumières. Tous mes amis m'appellent, et l'un d'eux me confirme que mon copain est au Bataclan. Mon cœur s'arrête. Je me dis que j'ai peut-être perdu mon mec. Je n'arrête pas de l'appeler. Je tombe sur sa messagerie. Nous nous connaissons depuis la 5^e et nous sommes retrouvés depuis peu. Après une crise de nerfs, vers 1 heure du matin, mon portable sonne. Le numéro de mon mec s'affiche. C'est lui, il m'annonce qu'il est à Saint-Antoine avec une balle dans le bras. En deux secondes, je rebascule vers la lumière. La balle n'a pas touché d'os. On a eu une chance folle. Il a été opéré. Samedi, on a appris que Romain, l'un de nos potes, était à la terrasse de La Belle Équipe avec sa petite amie. Ils sont morts tous les deux. Je n'ai pas quitté Saint-Antoine depuis cette nuit-là. Je ne me vois pas aller ailleurs. Je suis traversée par des sentiments bizarres et paradoxaux. Je suis folle de joie pour mon copain. Cette épreuve nous a soudés. Mais je me sens aussi coupable vis-à-vis des autres qui ont perdu un proche. Je croise des parents effondrés. Je veux rendre hommage au personnel hospitalier, qui m'écoute, me console, me parle. Sans compter ce qu'ils ont fait pour mon petit ami. Grâce à eux, je me sens dans un cocon. La solidarité que cette horreur a déclenchée met du baume au cœur. » ■

Pour les victimes et leur entourage, une prise en charge individuelle est organisée, un numéro central d'appel à Saint-Antoine (AP-HP) : 01 49 28 26 45. Celui de la cellule d'urgences médico-psychologiques de l'Hôtel-Dieu (AP-HP) 01 42 34 82 34. Pour les professionnels du groupe hospitalier qui éprouvent le besoin d'une écoute, une ligne dédiée est également mise en place.



“
JE VEUX
RENDRE HOMMAGE
AU PERSONNEL
HOSPITALIER
QUI M'ÉCOUTE,
ME CONSEILLE,
ME PARLE.

”
JEANNE